

## **Alchimot, intitulé Buvard d'émotions - Journal de bord – CM1 d'Alexandra Lutton /Ecole élémentaire des Romains – 20 mai au 13 juin 2024**

Cet atelier fut d'abord refusé dans un dispositif (acmisa) puis en cours d'année repêché par l'académie et l'administration scolaire via un autre statut (classe apac). Ce revirement tardif s'est accompagné du retrait de deux heures d'atelier portant celui-ci à 12 heures (soit 6 heures pour travailler avec une demi-classe, 14 élèves). Enfin, cette décision unilatérale a placé le couple enseignante/artiste devant le fait accompli, lui « imposant » de fait de conduire ce projet bien tard dans l'année. Et ce dernier point n'est pas anodin car les élèves sont fatigués, ont la tête ailleurs sans oublier que la fabrication des livrets, le temps de lecture partagée, les retours de la poète complice se font au mieux dans la précipitation si ils ne sont pas bâclés ou menacés.

Ceci montre encore – si il en était besoin - que les autorités scolaires et les institutions conçoivent les artistes comme des prestataires de service, des intérimaires de la culture.

Notons que ce phénomène est encore accentué quand le dispositif Pass Culture peut jouer car celui-ci est un catalogue d'offres dans lequel piocher au besoin. Si il rend visible aux enseignants une partie de la richesse culturelle (il en exclut une autre) et « comble » la distance artiste/éducateur, il a permis à l'État de retirer des fonds à la création pour les distribuer à la consommation.

Et cette réalité-là informe les élèves ! C'est comme cela que l'école elle-même propose et considère « les activités culturelles, les interventions artistiques »...

C'est déjà une gageure de demander à des élèves de fabriquer des poèmes en un temps limité et bien court. J'ai au maximum 7 séances d'une heure pour créer avec toute une classe des poésies les plus personnelles possibles. La course contre le temps est même particulièrement contre indiquée pour cette discipline. La poésie requiert de l'observation, de l'attente, du retour en arrière et du calme. Je dis souvent aux élèves qu'elle est aussi comme le foot, la danse ou un sport de combat qu'il ne faut pas traîner devant le but, toujours tenter quelque chose avec le ballon, jouer avec l'équilibre et chercher les passages. Il faut de la vitesse mais dans un temps long.

Et c'est d'importance. La poésie comme la philosophie sont des disciplines, des exercices du corps et de l'esprit qui devraient être pratiqués depuis les petites classes et tout au long de la scolarité. Elles contiennent des essentiels pour l'écolier et l'homme, elles sont des outils pour l'éclairer et le citoyen.

Pour compenser ce manque de temps, si on intensifie les trucs, les systèmes, les machines à langage alors on standardise le poème, on bride l'imaginaire et on affadit la langue ; mais plus grave on dépossède subrepticement, malhonnêtement même, l'enfant de sa création et pensée autonomes, et par là de l'émerveillement et de la confiance qu'il peut sentir et saisir en évoluant dans le dire et l'écrire. Or, la poésie est là pour que l'enfant s'exerce puis (se) saisisse définitivement et l'agilité de l'esprit et de la malléabilité de la langue. Il doit pouvoir – et vouloir - prendre ces outils et les faire à sa main. Il me semble qu'on est là pour rire, pour jouer mais c'est sérieux. On est là pour de bon, pour de vrai.

Ce rapport au temps à l'école (et ailleurs!) affecte aussi celui qui guide et conduit le petit groupe. Tout simplement, comment se rappeler de 30 prénoms en si peu d'entrevues ? Comment être attentif aux discrets et si divers surgissements du poème, saisir la question éclairante, valoriser l'erreur bénéfique, accueillir la salutaire déviation de consigne, se pencher sur chacun, rire en apprenant, regarder par la fenêtre ?

Il y a tellement de paramètres et d'équilibres à prendre en compte qu'on pourrait se passer de prendre cette question du temps à la légère et encore moins par dessus la jambe !

D'ailleurs, l'enseignant et l'artiste se font grands maîtres des ajustements et s'affairent tous les deux auprès de la classe comme autour d'une grande horloge en réglant tel balancier, en modifiant tel mouvement, en affinant engrenages, contrepoids et ressorts en tout genre.

C'est important, intéressant et crucial mais nous ne pouvons pas, non plus, composer avec trop de difficultés, d'aléas et de réalités.

Par exemple, si il est primordial de noter les effets ou les représentations et de jouer sur l'influence de l'espace de travail : leur classe est l'espace privé des élèves, la salle polyvalente celui du jeu, l'autre classe celui des petits ou de l'étranger, la salle des maîtres celui du man's land...

Cela a des limites, dans tous les sens du terme.

Ça ne pourra pas compenser ni atténuer nombre de problèmes.

Je suis inquiet de ce que nous faisons à l'enfance, de ce que nous proposons à la jeunesse.

Outre les effets combinés des écrans, de l'inégale et souvent très faible fréquentation de l'ailleurs (discussion familiale ou sociale, temps libre, livre, exposition, promenade et voyage) et de la vraie attention portée par le monde adulte au plus petit et plus faible, il y a un grand problème de confiance et une carence à s'engager.

Les manifestations de cela sont visibles et touchent le corps et l'esprit de l'enfant. Combien d'enfants affectés de troubles de l'attention, d'hyper activité ou d'apathie, de dyslexie-orthographe-etc..., d'atteintes ou de violences psychiques ou souvent physiquement absents ? Combien parlant ou lisant très difficilement ? Combien d'enfants ont des écritures difficilement lisibles, inorganisées dans la page, phonétiques ? Quelques-uns sont accompagnés d' 'AESH (« *un titre aussi long que la paye est courte* » me précisait l'une d'entre-elles, et la formation offerte bien insuffisante, je rajoute).

Dans cette classe-là, on pourrait en dénombrer une dizaine...un tiers de la classe !

Tout ceci prend donc un place considérable, disproportionnée, énorme. On le voit dans ce journal. Le corollaire de cet état de fait est que le travail de police et de discipline est important et énergivore. Il n'efface pas celui d'empathie, de tolérance et de soutien qu'il faut arriver toujours à adresser à tel ou tel enfant mais cela demande beaucoup d'efforts.

Ce n'est pas simple... et chronophage !

Cette année, pour la première fois, il a fallu réaliser les deux dernières séances dans la classe et en présence de l'institutrice pour trouver les conditions de travail minimales. Il m'a été très difficile de créer l'énergie libre et le climat d'écoute et de labeur seul avec mon petit groupe dans une salle de l'établissement (en 5 séances nous étions dans 3 lieux différents...). Pour eux, il a été très compliqué voire impossible de gérer la liberté, d'accorder de l'intérêt à ce qu'ils faisaient et de respecter aussi bien leur parole que ma présence et propositions.

Or faire la police me distrait. Par exemple, nous étions dans la cour et pas possible de s'arrêter sous l'arbre regarder qui c'est car il faut stopper ceux qui courent, faire avancer ceux qui traînent, séparer les clans et arrêter les invectives. Et je ne réussis pas alors à donner du vocabulaire : bitume, tilleul, nez de marche...

Deux nouveautés, cette année, je suis sorti de la classe pour emmener le groupe marcher et prendre des notes précises dans la cour. C'est intéressant pour un entraînement à l'attention et pour nourrir les poèmes. Mon objectif était ensuite de les conduire à faire des *haïkus de la cour d'école* avec un kigo (mot de saison) qui devient mot de cour pour un des 3 vers et un autre vers nommant le lieu pour réserver le troisième vers à une question, une exclamation (ponctuation ! ? ...), c'est à dire une réaction à la scène, à la confrontation des vers 1 et 2.

Deuxième innovation, je les ai impliqués et j'ai demandé leur avis. Ils devaient répondre à la proposition *Ma poésie, mes poèmes parle, disent... Mais elle, ils ne parlent pas de.....*

Dans un rectangle, il notait ce qu'ils voulaient aborder ce que leur poésie allait dire. Dans un cercle, l'interdit, le non-voulu. C'est intéressant à plus d'un titre et là-aussi, on peut en diversifier l'usage,

l'interprétation et la nature. Ainsi ces aphorismes peuvent échapper à l'enfant (critique de la poésie). Cet exercice est parallèle à un autre que j'utilise souvent mais en fin de cycle des ateliers quand je leur demande une définition de la poésie.

Enfin, là, le procédé voulait donner le choix à l'élève, déterminer son sujet. Et de là, j'ai tenté au cours de l'atelier de les inviter, de les ramener à écrire sur « leur sujet ». C'est une garantie aussi, on ne parlera pas de ce qui figurait dans le cercle.

Cette question du choix pose la question du pouvoir. On arrive avec des choses tellement ficelées, devant répondre à tant de contraintes, déjà arrêtées(!?) que l'enfant s'y glisse difficilement voire ne peut pas rentrer dedans.

Il faut se détacher du résultat, se contenter de ce qui viendra, oui mais... Ce détachement c'est accepter ce que je ne perçois pas comme poésie ou écriture valable. Or, si j'ai bien un savoir, des connaissances, j'ai aussi des limites, des parti-pris, des a-priori, des blocages, des peurs et de jugements. Une position qui est artistique ou esthétique mais ... de classe sociale !

Ma poésie évacue les marques et les noms propres, elle parle peu de l'alimentation comme de l'ordinateur et du portable, elle n'évolue pas dans le monde des mindcraft, ps5 ou autre tik tok, elle ne twerke pas, n'utilise pas le sms. Il faut que je m'en souviens de ça et que je ne ferme pas le début de chemin que eux peuvent d'abord prendre pour aller en poésie. Sans oublier que c'est ce monde-là qui m'apportera en création comme en pédagogie.

Le mais existe car il faut pouvoir sortir de son monde, il faut tenter de voir plus loin, d'user d'autres mots et d'étendre le savoir et la pratique. Il est important de stimuler, de chercher encore, de voir ailleurs et encore, de faire sentir et vivre cette quête, le bonheur de la difficulté et le ravaudage du texte.

D'un atelier à l'autre, j'imagine d'autre piste, d'autres stimuli et j'en ai un maintenant de côté et finalement né de ces tiraillements et cette confrontation qui abordera justement tiktok, chocapic etc. par le biais de la rime et du son.

Agnès Obag (Bordeaux/Montréal) est la poète et performeuse invitée à lire les créations des élèves puis à écrire une lettre manuscrite donnant ses impressions, avis et questions à la classe. C'est un principe pédagogique-artistique. Chaque atelier bénéficie ainsi d'un œil extérieur et critique, d'un/e destinataire/trice inconnu/e. Cela participe du vrai et du sérieux. On sort de l'entre-nous, on s'adresse au monde et on présente notre travail à un-e professionnel-le.

C'est aussi un échange constructif entre pair, mon travail d'atelier est ainsi partagé avec un-e autre artiste (qui reçoit un livret et ce journal de bord) et ceci peut nourrir sa pratique, répondre à des questions, éclairer des points, partager des difficultés.

Le temps de partage et de lectures, avec chacun son livret en main, se fait autour de la lettre du/de la poète. C'est notre feu de camp.

### **Ressources :**

*Vie du poème*, Pierre Vinclair, Editions Labor et Fidès, 2021.

*Carnet du (presque) poète*, Bernard Friot, Ed. De la Martinière, 2017.

*La poésie ça s'écrit aussi*, Martine Chiron, Anne Gralepois et René-Jean Garçon, CRDP des Pays de Loire, 1995

### **Lectures :**

Agnès Obag - *A la fin tout arrive*

Laurent Cavalié - *il pleut, il pleut*

Joëlle Sambi – *Soeur*

Jean Sénac – *le passage*

Marie-Josée Christien – *Intra muros*

Laetitia Cuvelier – *Le sommeil qui ne vient pas*

Gilles Vigneault – *la boîte à colorier*

Marie Gevers – *Chanson pour apprendre aux cinq sens à aimer la pluie*  
Salah Al Hamdani – *Fêlure dans l'ailleurs*  
Paul Bergèse – *Le coucou du Haïku*  
Buson – *Le parfum de la lune*  
Mariam Tsiklauri – *Que dirons-nous à nos enfants*  
Jacques Prévert – *En sortant de l'école*